BnF Gallica

onzième du 99e au Kemmel (17-25 avril 1918)

Source gallica.bnf.fr / Service historique de la Défense

BnF Gallica

Pinçon, L (capitaine). Auteur du texte. onzième du 99e au Kemmel (17-25 avril 1918). 1921.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

1.29
2946

A 29 - 2946

L. PINÇON
Capitaine d'Infanterie Territoriale
Professeur au Lycée Pasteur

MINISTÈRE DE LA GUERRE
BIBLIOTHÈQUE

La Onzième du 99 au Kemmel

(17-25 avril 1918)

MONTMORENCY
Imprimerie L. Gaubert, 16 bis, Place du Marché

1921

Source gallica.bnf.fr / Service historique de la Défense

Le Capitaine de Complément Pinçon, du 43e R.I, domicilié 41 Villa Blaise-Pascal, à Neuilly-s-Seine à Monsieur le Lieutenant-Colonel Pompé.

MINISTÈRE DE LA GUERRE
BIBLIOTHÈQUE
ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

J'ai l'honneur de vous faire connaître que j'avais envoyé à Mr. le Lieutenant-Colonel Lauth, Directeur de l'École d'Instruction de l'École Militaire, un exemplaire d'une brochure intitulée : « La Onzième du 99e au Kemmel ».

J'avais écrit cette brochure comme contribution à l'histoire de la Grande Guerre, pour redresser, en ce qui concernait le rôle de ma compagnie dans la bataille des Monts de Flandre, les erreurs commises par la légende qui s'est créée autour de faits difficiles à connaître dans leur pure exactitude.

Mr. le Lieutenant-Colonel Lauth a jugé qu'il serait peut-être intéressant que vous la connaissiez pour la faire parvenir au besoin au service

historique, et m'a prié de vous l'envoyer de sa part. J'ai donc l'honneur de vous la faire parvenir ci-inclus.

G. Vincent

Neuilly-sur-Seine, le 15 février 1922.

A29-29H6

LA ONZIÈME AU KEMMEL

MINISTÈRE DE LA GUERRE

I. LA ONZIÈME

Sa composition. — Lorsque dans les premiers jours de novembre 1917 la 11me compagnie entrait à Hautefontaine, un sourire joyeux éclairait les visages : on allait au « grand repos ! » Après les dures journées de la bataille de la Malmaison, on entrevoyait le plaisir de se nettoyer, de se dépouiller, de dormir tout son soûl, de partir en permission. Une mâle fierté animait aussi les cœurs : on les avait eus ! Et la compagnie avait contribué, pour une large part, au succès qui valait la fourragère au régiment.

Mais le souvenir des camarades tombés sur le plateau de Laffaux fit souvent passer un voile de tristesse sur les fronts, et les conversations joyeuses s'interrompaient soudain lorsqu'à la distribution des lettres le sergent de jour appelait ceux qui dormaient là-bas.

La 11me avait payé un large tribut à la victoire. Dès le matin du 23 octobre, elle avait eu 60 hommes hors de combat, en quelques minutes ; elle descendait décimée, anémiée, ayant perdu ses cadres et ses spécialistes, ne comptant plus que les sous-officiers comptables, 2 sergents, 3 caporaux et un seul fusilier-mitrailleur.

Mais elle avait vaincu, et ceux qui avaient traversé la tourmente avaient vu Verdun, le chemin des Dames et Allemant. Robustes et calmes paysans de l'Isère, du Rhône et de la Loire, « gones » lyonnais à la blague facile, ils formaient un noyau solide, entraîné, discipliné, autour duquel allaient s'agréger des éléments disparates : C. O. A., jeunes recrues de la classe 17, hommes âgés de divisions dissoutes. A tous ces étrangers, les anciens de la 11me infusèrent la saine tradition du régiment et de la compagnie. L'esprit de corps fit des merveilles, et l'assimilation des éléments nouveaux fut si complète, que lorsque les anciens blessés de la Malmaison vinrent en renfort, après le repos à Hautefontaine et les séjours aux camps de Frières et de Mailly, ils retrouvèrent leur 11me semblable à elle-même. Qui dira les démarches pressantes entreprises, les ruses et les subterfuges employés par les « revenants » pour circonvenir le capitaine adjoint au colonel et être affecté à nouveau à la onze ?

Son instruction. — Nous étions en Alsace, devant Carspach, depuis le 15 janvier 1918, dans un secteur calme, où le marmitage intense était inconnu, le Boche assez entreprenant pour forcer à une surveillance constante, les organisations défensives si médiocres qu'il importait de travailler d'arrache-pied pour se mettre en sécurité. Nous trouvions là des conditions idéales pour terminer l'instruction

de la troupe, l'initier aux idées nouvelles sur le combat défensif et l'organiser en vue des prochaines actions offensives : travail lent, méthodique, ardu, qui s'accomplit sans heurts, sans à-coups, sans même que l'homme s'en doutât. A la fin du mois de mars, la 11me était instruite : d'anciens cuisiniers étaient devenus de parfaits fusiliers-mitrailleurs, des conducteurs avaient troqué le fouet contre le tromblon V-B, des infirmiers et des riz-pain-sel formaient des voltigeurs d'élite.

Son esprit. — Le moral était excellent. Personne ne se plaignait des longues nuits de veille, et pourtant les sections en ligne ne dormaient guère : comment fermer l'œil lorsque 30 hommes doivent couvrir 600 mètres de front et alimenter 4 ou 5 petits-postes ? Une saine gaieté soutenait les équipes de travailleurs ; les gradés obtenaient une discipline facile ; les propos démoralisateurs de quelques relevés d'usine n'avaient eu aucune prise sur la foi en la victoire finale ; les « douteux » mêmes étaient devenus de bons et loyaux soldats Les 7 amendés des sections de discipline (dont 1 condamné à mort) que comptait la compagnie n'avaient encouru aucune punition, aucune réprimande, et quelques-uns d'entre eux avaient une conduite exemplaire.

Et l'on reconnaît là l'action bienfaisante des cadres. Les officiers, hommes mûrs, joignaient à l'expérience de la guerre celle des hommes. D'esprit calme et pondéré, jugeant clairement les situations difficiles, et capables d'initiatives hardies, ils basaient leur discipline sur la confiance qu'ils avaient inspirée à la troupe. Leur conscience professionnelle, l'amitié qui les unissait, la déférence sympathique qu'ils témoignaient dans leurs relations avec leurs supérieurs, leur attitude sérieuse, dépourvue de morgue, de hauteur et de rudesse vis-à-vis de leurs subordonnés leur avaient attiré la sympathie des hommes. Ils étaient devenus les confidents de la troupe, ceux à qui on raconte les peines et les joies domestiques, les secrets de famille, les tristesses du moment et les projets d'avenir. Aussi l'exercice de la discipline leur était facile : un mot, un reproche bienveillant suffisaient pour faire respecter l'ordre ; on redressait plutôt qu'on ne punissait, et dans la répression des fautes, qui étaient rares, on montrait une « sévère douceur ». Lorsque le « vieux » était signalé faisant sa ronde, on l'attendait sans appréhension, et son arrivée n'était pas marquée par le remue-ménage habituel de ceux qui craignent être pris en défaut.

Les premiers, les sous-officiers avaient été conquis par les qualités de leurs supérieurs. Par cet instinct d'imitation qui rend si puissante l'influence de l'exemple, ils avaient bientôt formé une petite famille unie, gaie, parfois bruyante et railleuse, où la verve caustique de quelques-uns s'exerçait sur les officiers, mais sans méchanceté, car

on avait pour ces derniers plus que du respect, plus que de la déférence : une sympathie sincère confinant à l'amitié. L'exécution des ordres donnés en était rendue plus facile, l'officier pouvait compter sur ses collaborateurs qui accomplissaient avec zèle, conscience et dévouement les missions qui leur étaient confiées.

Enfin, autour du commandant de compagnie, le groupe de liaison formait une section d'élite où les qualités d'initiative, d'intelligence et de discipline s'unissaient à l'endurance, la ténacité, l'entrain et la bonne humeur.

La 11me compagnie était alors l'image parfaite d'une heureuse famille que le capitaine, le « vieux » commandait à la façon dont un père dirige les siens. Il pourrait compter sur elle lorsque viendraient les mauvais jours.

L'épreuve du moral. — Cependant, il n'était pas sans appréhension. Le secteur était calme, trop calme même ; de nombreuses recrues n'avaient pas vu le feu ou ne l'avaient vu que de si loin ! Comment se comporterait la compagnie si, brutalement, elle était jetée dans le combat ? Le capitaine l'avait-il bien en main ? Un incident allait se charger de répondre à ces questions.

Dans les premiers jours de mars, la compagnie occupait le point d'appui Moncey. Une nuit, vers 2 heures, la cloche d'alarme se met soudain en branle, tandis qu'un feu nourri de grenades retentit vers les premières lignes et que les obus d'un tir d'encagement boche s'abattent sur le bois. Etait-ce attaque, coup de main, ou simple démonstration ? Une section et demie était en réserve, endormie au P. C. Au premier signal d'alerte tous se précipitent en bas des couchettes pour s'équiper et gagner les emplacements de combat. Les mouvements s'exécutèrent comme à l'exercice : pas d'affolement, pas de cris, pas de commandements inutiles, seules quelques lueurs d'inquiétude brillèrent dans les yeux des bleus et quelques mains tremblèrent en saisissant les grenades distribuées à la sortie de l'abri. Mais, deux minutes après le signal d'alarme, chacun était à son poste, l'œil aux aguets, l'arme prête sous le voile noir de la nuit qui cachait les derniers tremblements des nerveux. Le capitaine avait assisté à l'alerte. Il était fixé sur la valeur de ses hommes. Il pouvait sans crainte les conduire dans la tourmente.

II. LA « MONTÉE » AU KEMMEL

La 11me quitte l'Alsace. — Le moment approchait de quitter le secteur de Fülleren. Dès le 21 mars, la grande offensive allemande était déclenchée. Devant l'imminence du péril, le 26, le général Foch était chargé par les gouvernements français et britannique de

« coordonner l'action des armées alliées sur le front ouest. » Le 28, l'ennemi était à 80 km. de Paris et à moins de 60 km. d'Abbeville. Le 31, on apprenait le bombardement de Paris par la « Bertha ». La 28me division ne pouvait rester dans un secteur calme.

Dès les premiers jours d'avril, la compagnie quittait l'Alsace, après quelques jours de repos à Romagny et à Trétudans. Embarquée à Belfort le 12 à 9 heures 30, elle roulait vers une destination inconnue. Pour tous, on allait vers Beauvais faire partie de cette réserve Foch qui, après avoir arrêté le Boche le 5 avril, devait passer bientôt à la contre-offensive. Aussi fut-on surpris de brûler Amiens le 13 à 19 heures, sous les obus, puis Abbeville, Etaples, Boulogne, Calais, Dunkerque, pour débarquer le 14 dans la matinée à Bergues et gagner à pied le cantonnement d'Esquelbecq. Nous étions en Flandre !

Situation générale dans les Flandres le 14 avril. — La situation y était difficile. N'ayant pu obtenir la rupture au centre des armées alliées vers Amiens, l'ennemi est à nouveau fasciné par la route de Calais. Profitant de l'affaiblissement du front anglais dégarni et tenu par des troupes éprouvées, il s'élance le 9 avril entre le canal de La Bassée et la Lys, écrase les Portugais et atteint la Lys à Estaires ; il prolonge la bataille jusqu'à Ploegstaert le 10, fait tomber Armentières le 11, enlève Neuf-Berquin, Merville, Nieppe, occupe les premières défenses de Bailleul et les crêtes de Wytschaète le jour même où nous foulons le sol des Flandres. Le 15, Meteren et Bailleul sont pris. En 6 jours, le Boche avait creusé dans le front britannique une poche de 25 km. de profondeur ; il mettait en danger le saillant d'Ypres que le maréchal Haig proposait d'abandonner. Il entrevoyait la route de Calais.

Mais pour y accéder, il faut d'abord franchir la ligne des hauteurs qui, orientée est-ouest, forme ce qu'on appelle la chaîne des Monts : Mont-Kemmel, Mont-Rouge, Mont-Noir, Mont-Vidaigre et Mont-des-Cats, barrière naturelle dominant la plaine d'une centaine de mètres, masquant les vues et formant un rempart de premier ordre. L'Allemand dirige donc ses efforts contre le massif. Les Anglais résistent opiniâtrement, mais ils semblent perdre pied. Il faut, encore une fois, que le Français vienne à la rescousse. Et tandis que le 2me corps de cavalerie est dirigé vers Hazebrouch, les 28me et 133me divisions arrivent pour étayer l'armée du général Plumer au nord de la Lys. Arriverons-nous à temps ?

La marche vers le Kemmel. — On nous presse. Le 15, nous quittons Esquelbecq de bonne heure et nous franchissons la frontière belge à Watou, à proximité de Steenworde. Déjà, inquiets et mal renseignés sur la situation, on ne dort que d'un œil, et les

avant-postes sont pris avant la tombée de la nuit, Les camions anglais filent vers Dunkerque, emportant du matériel; à Esquelbecq les habitants commencent à déménager, à préparer leur exode; notre apparition les rassure : le bleu horizon inspire confiance, on rentre précipitamment les meubles entassés sur les charrettes, on dénoue les ballots, l'espoir renaît dans les cœurs. Mais ce sont tout de même là des signes précurseurs de rudes journées. L'inspection du bataillon par le colonel commandant l'I. D. sur la route de Watou confirme l'opinion que nous entrerons bientôt dans une phase active.

Le 16 au matin, nous quittons Steenworde, où le flux des habitants de la région d'Hazebrouck, chassés de leurs villages par le bombardement ennemi, poursuivis sur la route par les obus, continuait à s'écouler : troupeau lamentable de vieillards, de femmes et d'enfants roulant des brouettes, portant de pauvres hardes, essayant de sauver quelques souvenirs et marchant silencieux et farouches vers un exil inconnu. La vue de cette misère impressionna vivement les hommes; une lueur de rage, de colère difficilement contenue brilla dans les prunelles. Un petit Flamand attaché à la liaison traduisit fidèlement l'état d'âme de tous en s'écriant d'une voix étranglée par l'émotion, tandis qu'il tendait ses poings crispés vers le ciel : « Ah ! les salauds ! »

Après une courte halte, vers 16 heures, dans un camp d'aviation abandonné près d'Abelle, et où l'on comptait passer la nuit, la compagnie se remit en marche vers Westoutre. C'est alors la cohue des relèves agitées. La route est encombrée de cavaliers, de fantassins, d'artilleurs, anglais et français, allant dans les deux sens; les convois s'entremêlent, les à-coups, les arrêts brusques, les longues pauses se multiplient. Heureusement la nuit cache bientôt le fourmillement d'hommes, de bêtes et de voitures qui s'agite sur la chaussée, et la marche lente se poursuit sans que l'ennemi ait surpris les mouvements de troupe.

Il était occupé ailleurs. Ce même jour, ayant voulu contourner la chaîne des Monts par la route d'Hazebrouck, il s'était trouvé brusquement face à face avec les Français. Étonné, décontenancé, il avait dû reculer sous les coups de la 133me division.

Vers 23 heures, la 11me arrivait à son cantonnement : une ferme, située à l'est de Westoutre sur une colline parallèle à la crête la Clytte-Scherpenberg, encombrée de réfugiés des villages du Kemmel et de Locre. Des obus étaient tombés dans les environs, de nombreux éclatements étaient perceptibles à quelques kilomètres à peine : nous étions véritablement en avant-postes. Cependant, nous ignorions tout de la situation. On nous avait dit : « Vous n'allez pas au combat. Devant vous sont les Anglais. Leurs lignes sont minces, certes ; mais ils tiennent ; leur fatigue est extrême ; malgré leur ténacité, il est à

craindre qu'ils ne puissent résister longtemps. Vous serez là pour les étayer et l'annonce seule de votre présence derrière leur front leur sera un renfort puissant. » Nous ne pensions donc pas être brutalement jetés dans la mêlée. On pouvait dormir tranquille.

La dernière étape vers le Kemmel. — La nuit fut courte. A minuit, les derniers hommes trouvaient un coin de grange pour se coucher. A 1 heure et demie, les ordres de départ arrivaient au capitaine. A 4 heures la compagnie était alertée et se dirigeait vers le point de rassemblement du bataillon fixé pour 6 heures sur la route Westoutre-Kemmel.

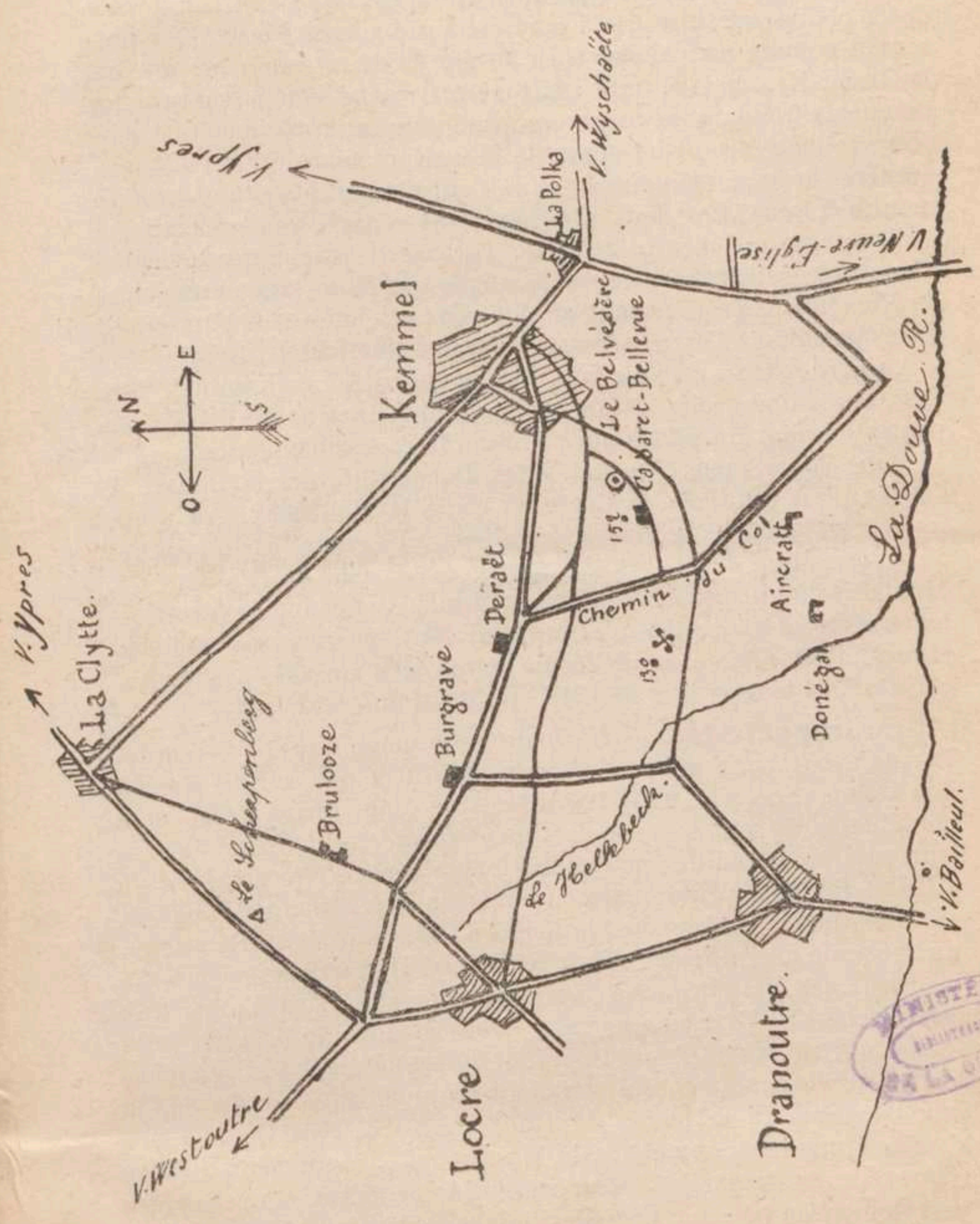
La veille au soir, le 22me R. I. avait attaqué dans la direction de Wytschaète ; le 3me bataillon du 99me recevait l'ordre de se porter sur les pentes nord du Kemmel pour soutenir éventuellement la droite du 22me. Tous les mouvements devaient être terminés le 17 à 9 heures, et chaque commandant d'unité devait rendre compte, aussitôt après l'installation, de sa liaison avec les éléments qu'il aurait à sa droite, à sa gauche et devant lui. Le chef de bataillon transmettait l'ordre en ajoutant la prescription d'emmener le T. C.

A 6 heures 30, on partit donc : le bataillon en colonne de route, par quatre, les sections à 50 mètres de distance. A 7 heures 50, il traversait Locre. Le village, abandonné la nuit même par ses habitants, avait déjà été bombardé : les tuiles jonchaient les rues, le clocher était écorné, des toits étaient crevés. Par les portes laissées ouvertes on apercevait les lits défaits, les meubles vidés, les objets de cuisine, le linge, les papiers de famille éparpillés sur le parquet des chambres. Un débit de tabac montrait l'alignement de ses paquets de cigarettes et l'étalage de ses cartes postales. Un silence de mort, coupé par les pas cadencés de la troupe sur les pavés, planait sur le village ; on se serait cru dans une nécropole.

A 8 heures, la tête de colonne arrivait à la croisée des routes Scherpenberg-Locre et Westoutre-Kemmel. Des avions ennemis apparurent au-dessus de Locre. Le bataillon se jeta dans les fossés, tandis que le carrefour était balayé par les obus. Sans transition, brutalement, alors qu'on se croyait en simple marche militaire et que, plein de quiétude, on serpentait sur la route avec le train de combat et tous les impédimenta, on entrait dans la fournaise. Nous franchissions les portes de l'enfer.

Au moment précis où nous sortions de Locre, le Boche, voulant faire tomber la chaîne des Monts, attaquait à la fois par le nord-est, en direction de Poperinghe, et par le sud, en partant de Neuve-Eglise. Il voulait avant tout posséder le Kemmel.

Le Kemmel



MINISTERE DE LA GUERRE

III. LE KEMMEL

Description. — Dernier des monts vers l'est, le Kemmel que nous avions sous les yeux à moins d'un kilomètre, est un massif sablonneux en forme de pyramide tronquée qui s'élève au-dessus de la plaine argileuse des Flandres. Vu du nord-ouest, il se présentait comme un plateau boisé formé de deux sommets : à l'est, le Grand-Kemmel (altitude : 152 mètres) caché sous la verdure des premières frondaisons du printemps, dominant la plaine d'une centaine de mètres ; au sud-ouest, le Petit-Kemmel (altitude : 130 m.), dégarni sur le plateau où se profilait sur l'horizon la silhouette d'un moulin à vent. Les deux sommets sont séparés par un petit col qu'emprunte un chemin de terre. Le massif est comme surmonté d'une table de 500 à 600 mètres de longueur et d'une largeur moyenne de 75 mètres, se rétrécissant au col pour atteindre son plus grand développement à l'extrémité est du Grand-Kemmel.

Au nord-est, au pied du mont, s'étale le village de Kemmel. Vers l'est, après une déclivité rapide d'une cinquantaine de mètres, les pentes forment un glacis qui se raccorde insensiblement à la crête Messine-Wytschaète. Au sud, elles descendent vers la Douve. A l'ouest, c'est la trouée de Locre où coule le Hellebeck. Au nord, les pentes, douces à la base, se terminent au sommet par un abrupt d'une vingtaine de mètres. Le massif est détaché de la chaîne des Monts, isolé au milieu d'un terrain argileux et coupé de fossés, de haies vives, de bouquets d'arbres, qui était encore parsemé de baraques, d'abris écroulés, de dépôts de matériel amassés par les Anglais lors de leur avance de 1917 sur Messine.

Son importance. — Il constitue un magnifique observatoire. Lorsqu'après avoir gravi le chemin du col et pris sur le plateau « la Drève », ce sentier de 100 mètres de long, dirigé ouest-est et bordé de hauts sapins qui se dessinaient en vert sombre sur la couleur tendre des feuilles nouvelles, lorsqu'après s'être désaltéré au Cabaret-Bellevue l'ouvrier armentiérois, ou l'excursionniste anglais, allait le dimanche s'asseoir à la lisière du bois, auprès du Belvédère, un spectacle magnifique s'offrait à ses yeux. Il avait à ses pieds toute la plaine des Flandres. Au nord, toute proche, c'est Ypres, aux cent clochers ; à l'extrême horizon, c'est Ostende ; au-delà des voies ferrées qui sillonnent le nord-ouest et qui se décèlent aux panaches blancs des locomotives qui semblent se jouer dans la plaine, la jumelle découvre le phare de Dunkerque. Si, vers l'est, la vue s'arrête à une lieue aux crêtes de Messine, elle embrasse au sud les riches cultures flamandes des environs d'Armentières, et va se perdre vers Courtrai et les cheminées d'usines des faubourgs de Lille. C'était le passe-temps favori des paysans et des ouvriers endimanchés, en

attendant l'heure du bal champêtre autour du petit tertre-labyrinthe du Cabaret-Bellevue, de faire un tour d'horizon, pour essayer de dénombrer les clochers dressant leur pointe d'ardoise au-dessus des toits de tuiles des maisons.

Posséder cet observatoire, c'est, pour le Boche, rendre intenable et le saillant d'Ypres, et la chaîne des Monts et la crête du Scherpenberg qui barre l'horizon vers le nord-ouest ; c'est forcer au repli les troupes anglaises et les troupes belges ; c'est tenir la clef de Calais, c'est entrevoir très prochaine la fin de la guerre.

Et c'était bien ainsi que pensait aussi le général Foch. Le 16 et le 17, il était à Blandecques, au quartier général du général Plumer, et ordonnait « de défendre le terrain pied à pied », d'arrêter l'ennemi « coûte que coûte ».

Il fallait donc occuper le plus rapidement possible le Kemmel, et c'est pourquoi, sans trêve ni repos, la 28me division s'était acheminée vers le Mont. Le 17 à 8 heures, au moment où le bombardement de la position commençait, la 11me était à un kilomètre du Kemmel.

IV. LA SEMAINE TRAGIQUE
(17-25 avril)
La journée du 17

Le bataillon entreprit de franchir les tirs d'encagement pour remplir sa mission et occuper le Kemmel. La 11me, les masques sur le visage (les obus à gaz se mêlant à ceux à explosif), se mit à l'abri des vues des avions en se jetant soit dans les sapes d'un ancien camp anglais, soit sous les toits en auvents et les hangars d'une ferme sise près de la croisée des routes Locre-Kemmel, Dranoutre-Westoutre. Elle attendit une accalmie du bombardement tout en repérant les zones les moins battues. Puis, par petits paquets, et par bonds courts, mais rapides, elle parvint, sans trop de pertes, au pied des pentes nord du Kemmel.

Situation de la compagnie. — L'emplacement qui lui était assigné (pentes nord du Mont, à l'est de la route du col), avait été occupé par des batteries anglaises alors que le front passait sur les crêtes de Messine ; les tôles ondulées qui avaient recouvert les lots d'obus fournirent le matériel nécessaire à la confection de « cagnas ». Le marmitage ayant presque cessé, fébrilement elle se creusa, immédiatement en dessous de la lévre nord du plateau, de petites niches en forme de balcons sur la pente rapide qui relie le sommet au chemin de terre Locre-Kemmel. Il lui semblait qu'accrochée sur une pente de 90 %, à proximité du sommet, elle serait à l'abri des obus qui

éclataient à 50 mètres de là sur le sentier bien repéré, à 5 mètres au dessous d'elle. Mais si ces trous la protégeaient contre les gerbes d'éclats et les coups des canons à trajectoire tendue, ils seraient impuissants à l'abriter contre les 210, et les 380, et les tirs venant du nord.

Le travail était à peine ébauché que le bombardement reprit. Sections confondues, les 9me et 10me compagnies, à droite et à gauche de la 11me étaient venues, elles aussi, se coller à la paroi verticale, fuyant les emplacements en pentes douces où elles avaient perdu une grande partie de leur effectif.

Trois patrouilles furent lancées vers l'avant pour rechercher la liaison avec les lignes anglaises qu'on nous avait indiquées comme couvrant le Kemmel vers le sud. Le plateau subissait un bombardement si intense qu'une seule put le franchir à hauteur du Cabaret-Bellevue pour descendre les pentes sud ; les deux autres avaient été anéanties par les obus. Le résultat de cette patrouille fut négatif ; elle ne trouva personne devant elle à plus de 500 mètres au sud. Elle ne put que rendre compte qu'une ferme (Aircratt ou Donégal ?) était à la fois sous le feu des canons anglais et allemands.

Les troupes anglaises s'étaient-elles évaporées ? Nous aperçûmes, dans l'après-midi, quelques « tommys » flegmatiques, au pas saccadé et mécanique qui, insouciants des éclatements, l'arme à la bretelle et la pipe aux dents, opéraient eux-mêmes et individuellement la « relève ». Le soir, un lieutenaut australien se présenta au capitaine de la 11me, lui indiqua qu'une section de mitrailleurs occupait un abri situé vers l'extrémité est du Mont, et disparut. Un nouveau sondage sur les pentes sud, vers 16 heures, ne put constater que le vide. Le 22me R. I., en avant du village, était à cheval sur les routes de Wytschaète et de Neuve-Église ; vers Dranoutre la 154me division bouchait le trou, mais devant le Kemmel lui-même il n'existait plus qu'un mince rideau, une poussière d'hommes épars, sans liaison, sans chefs, qui n'aurait pu résister à la moindre pression, et toute prête à regagner les cantonnements de l'arrière sans attendre « l'ordre de relève ». Heureusement, à la tombée de la nuit, une compagnie du 2me bataillon (la compagnie Brun) venait se placer entre la Douve et les pentes sud du Mont.

Mission de la compagnie. — Le Kemmel, à part sa situation dominante, n'offrait alors que peu d'éléments de résistance. Le Cabaret-Bellevue était organisé en petit centre de résistance que pouvait occuper une section d'infanterie renforcée d'une section de mitrailleuses. Il formait une tranchée circulaire protégée par un mince réseau la couvrant à 3 mètres, et renfermait un petit abri pour les mitrailleurs. Une tranchée courait, en pleine vue de l'ennemi, sur la pente dénudée allant du Belvédère au chemin de terre Locre-Kemmel. Un abri à une seule issue était creusé sous le Bel-

védère avec entrée sur les pentes nord. Un abri semblable, sous le Petit-Kemmel, devenait le poste de commandement du colonel. Et c'était tout.

La 11me n'avait dans son secteur que ses trous, creusés à la hâte dans un sol inconsistant, et s'éboulant au moindre tremblement, et l'esprit d'abnégation de ses hommes sur qui on pouvait compter. Le 17 au soir, elle avait déjà 5 morts et 29 blessés ; elle était de beaucoup la moins éprouvée du bataillon, mais elle avait contribué pour une large part à fixer la ligne. Son plan de défense était sur pied, elle était prête à recevoir une attaque et à soutenir le front qui se constituait au sud du Mont.

La tâche qui lui était confiée était lourde. C'est elle qui assumait le gros de la défense du Grand-Kemmel. Sa mission consistait en l'organisation du Mont, de la route du col excluse au Belvédère inclus, c'est-à-dire de tout le plateau, avec la Drève, le Cabaret-Bellevue et le Belvédère, point où elle se reliait à un peloton de la 10me compagnie. L'autre peloton de cette compagnie était détaché au nord de la route Westoutre-Kemmel, à la cote 108, tandis que la 9me devait servir d'élément de contre-attaque.

Pendant les moments d'accalmie les gradés avaient fait la reconnaissance du terrain ; les emplacements de combat avaient été choisis, les missions particulières réparties.

La 3me section, à l'ouest, devait défendre le Kemmel face au sud, de la route du col excluse à la tranchée entourant le Cabaret excluse ; ses emplacements de combat étaient les trous d'obus bordant le chemin « la Drève ».

La 2me section devait assurer la défense, face au sud, du centre de résistance du Cabaret-Bellevue. Il lui était adjoint une section de mitrailleuses.

La 4me section, à l'est, défendrait le Kemmel face au sud-est en occupant la tranchée du Belvédère et une ligne de trous d'obus reliant le Belvédère au centre de résistance du Cabaret.

La 1re section resterait en réserve au P. C. du capitaine, sur les pentes nord du Mont, à environ 50 mètres du Cabaret-Bellevue.

Ces ordres ne devaient pas être modifiés. S'inspirant des directives du général Foch, on nous avait dit : « La chaîne des Monts est la serrure qui ouvre la porte du chemin de Calais ; le Kemmel en est la clef ; vous ne la laisserez pas prendre. » Et encore : « Tenir coûte que coûte. Ici, on ne recule pas. » Les hommes avaient traduit : « On meurt sur place. » Et ils moururent sur place, par dizaines, par centaines.

La journée du 18

Le bombardement ne devait pas cesser. Le 18, il eut, dès le matin, une violence inouïe. Les Allemands voulant, à tout prix, s'emparer

du Kemmel, attaquaient maintenant par l'est, en débouchant de la crête de Wytschaète. Le 2me bataillon du 99me brisa l'attaque en avant du Mont, épuisant ses munitions. La 11me avait dû vider les sacs et les cartouchières des morts pour alimenter le feu des premières lignes.

Le pauvre 3me bataillon, placé sous les tirs de barrage, avait en cette journée terriblement souffert encore. A 17 heures, la 9me compagnie était réduite à 50 hommes commandés par un adjudant ; la 10me à 32 hommes dont le moral était soutenu par l'exemple de calme et de sang-froid d'un jeune aspirant. Plus heureuse, la 11me avait encore 84 hommes et 3 officiers.

Le bombardement

Et le bombardement continua, avec des accalmies dans les matinées brumeuses, des recrudescences l'après-midi et à la tombée de la nuit, jusqu'au 23 au soir. Les nuits des 21 et 22 furent particulièrement agitées, coupées de tirs de barrage allemands contrebattus par les canons anglais et français.

Sous le pilonnage incessant, c'était l'enfer. L'artillerie ennemie, composée de 3 groupes, l'un à l'est, l'autre au sud-ouest et le 3me au nord, de façon à croiser leurs feux et à frapper la position même à revers, concentrait ses tirs sur le plateau et sur les pentes nord où elle nous savait accrochés. 77, 105, 150, 88 et 130 autrichiens, 210, 380, obus à explosif, à gaz, tous les calibres, toute l'alchimie boche tombaient par rafales, fouillaient les moindres replis du terrain, écrasaient les sentiers.

Il y avait, entre un modeste abri à l'épreuve du 150 tout au plus et l'abri P. C. du chef de bataillon, le « tunnel », un espace de 50 mètres, point de passage forcé pour les liaisons, où les obus tombaient à la cadence de 5 à 10 à la minute : tir mathématique, d'une précision remarquable, qui décimait les coureurs et les agents de liaison.

Au bruit des éclatements se mêlaient les craquements des grands arbres fracassés, hachés, déracinés, frappés à mort eux aussi, et qui laissaient voir un sol défoncé que le sable teintait d'un rouge sale, comme si la terre elle-même saignait sous le déluge de fer.

Vu du Scherpenberg, le Kemmel offrait alors l'aspect d'un volcan en éruption, où les cônes de fumée, de sable et de pierrailles des 210 et des 380 semblaient de nouveaux cratères s'entr'ouvrant soudain pour lancer vers le ciel le feu central. Vision d'une beauté tragique, qui faisait passer un frisson d'horreur lorsqu'on savait que dans ces flammes, dans cette fumée, sous ces coups redoublés dont le roulement s'entendait à Dunkerque, mouraient ceux qui ne connaissaient que leur consigne : rester sur place pour y attendre le Boche. On ne recule pas !

Effets du bombardement. — Ce que furent les pertes sous ce pilonnage, il est facile de le deviner. Certains endroits plus battus étaient, dès le deuxième jour, de véritables charniers. Le 17, un gros obus à fusée à retard tomba sur la pente où se blotissaient la 10me compagnie et quelques éléments de la 11me, engloutit, déchiqueta plus de 30 hommes. Le 18, à 20 mètres de là, un abri léger où se se reposait une section fut écrasé ; on put à grand'peine sauver 4 officiers et retirer 2 cadavres; 25, 30 hommes peut-être (on n'en put jamais connaître le nombre exact), affreusement mutilés, moururent du même coup. Des membres arrachés, des débris humains, des lambeaux de vêtements sanguinolents mêlés aux équipements, aux armes brisées, aux morceaux de poutres projetés par les deux explosions couvrirent le sol sur un rayon de 50 mètres. Ce coin du champ de bataille fut transformé en une zone d'horreur dont la vision est restée ineffaçable dans la mémoire de ceux qui la franchirent. Et partout, de l'abri P. C. du commandant au chemin du Col, du sang, des morts qu'on ne parvenait pas à enterrer, que les obus sortaient de la tombe dès que les camarades étaient parvenus à leur donner une sépulture.

Sous les barrages, les tirs de harcèlement continus, il était impossible de se reposer, de dormir. Accroupis au fond de leurs trous, blottis les uns contre les autres, sous un ciel inclément, par des nuits froides, les hommes attendaient des accalmies pour sommeiller quelques minutes. Mais, bientôt, le martelage de la position reprenait ; les obus de gros calibres frappaient le plateau, ébranlaient le sol ; les ondes vibratoires se propageaient dans la masse de sable et comblaient les niches ; il fallait se dégager, se porter au secours des camarades enterrés vivants. Entre deux bombardements, on organisait le terrain, reliant les trous, traçant des pistes, camouflant le travail fait.

Les deux premiers jours, le ravitaillement en vivres n'arriva pas ; on vécut des vivres de réserve des morts et de biscuits trouvés dans un camp anglais abandonné. Le troisième jour, le caisson de la « roulante » était brisé, les chevaux blessés. Le ravitaillement en fut rendu plus pénible. Mais enfin il parvint, abondant et varié, grâce au dévouement des cuisiniers et des hommes de corvée qui sacrifiaient leur vie pour nourrir les camarades. On n'eut plus faim, mais le manque de sommeil et l'énervement des bombardements répétés épuisaient les hommes.

Prostrés au fond de leurs trous, quelques-uns avaient perdu consconscience de leur situation. Indifférents à ce qui se passait autour d'eux, les yeux dans le vide, ils attendaient que la mort vint les trouver. Ils ne sortaient de leur torpeur que lorsqu'un obus blessait ou tuait auprès d'eux. Alors, hagards, pris de panique, ils sortaient

de leurs niches, fuyaient la zone battue pour se terrer plus loin. Quelques simples d'esprit perdirent complètement la raison et, pauvres fous, se promenèrent sous la mitraille d'un pas automatique et saccadé, inconscients de la mort qui les environnait de toutes parts et qui ne voulut pas d'eux.

Cependant, le plus grand nombre restait calme, et le sang-froid de ceux qui avaient vu le Chemin-des-Dames et Laffaux rendit les pertes de la compagnie moins sensibles que celles de ses voisines.

On rechercha méthodiquement les replis du terrain les moins frappés, on évita l'entassement, on conserva la cohésion autour des gradés, et le moral de ceux-ci maintint bien haut celui de la troupe.

Qui aurait cru qu'on eût pu rire dans cet enfer ? Et cependant la verve, la blague, les lazzi fusèrent dans certaine section qu'un sous-officier sut dérider dans les moments les plus pénibles. Il arriva à maintenir ses hommes dans un coin et à un moment où « ça pleuvait » en se promenant sur le front de sa demi-section, déguisé avec des vêtements de femme qu'il était allé chercher sous le bombardement au Cabaret-Bellevue, et tenant un parapluie ouvert pour se protéger contre les obus. Le chef de la section de mitrailleuses qu'on avait adjointe à la compagnie, et qui occupait un abri sous le labyrinthe du Cabaret, narguait le Boche. Sous les plus intenses bombardements, il profitait d'un silence pour faire entendre le tac-tac de ses pièces, comme pour lui dire : « Nous sommes toujours là ! » Et le tac-tac ne se taisait que lorsque l'averse était passée.

Les dévouements. — Nombreux furent les actes de dévouement et de sacrifice. Dès le premier jour, les brancardiers du bataillon étaient tués ou blessés, sauf deux, tant était dangereux leur service d'évacuation. Et pourtant il fallait, avec la plus grande célérité, transporter les blessés vers les postes de secours. Lorsqu'on apprit à la 11me qu'on manquait de brancardiers, deux vieux territoriaux venus des G. B. D. s'offrirent spontanément pour remplacer ceux de la compagnie, et ils commencèrent sur le champ leur pénible tâche. Moins d'une demi-heure après, l'un d'eux était frappé à mort en sauvant un camarade.

Un obus de 130 s'abat sur une cagna de tôle et de terre où sont cachés 4 hommes, défonce l'abri, fait 2 victimes. Les 2 rescapés, mûs par l'instinct de conservation, s'arrachent des débris et se sauvent pour chercher refuge ailleurs. Ils n'avaient pas fait 4 mètres qu'ils rebroussent chemin, regagnent leur emplacement pour dégager leurs camarades. Un second 130 arrive, tue l'un d'eux, couche le dernier dans un trou d'obus. Il se relève et se remet au travail pour tomber quelques secondes après, atteint par un troisième obus.

Dans toutes les sections, on signale des exemples semblables. Que dire des agents de liaison dont le dévouement à toute épreuve n'eut

aucun moment d'hésitation pendant cette semaine tragique, et qui parcoururent jour et nuit la position bombardée, portant les ordres et recherchant les renseignements !

La relève du 23

Nous n'avions qu'une connaissance très vague des évènements auxquels nous étions mêlés. Nous sûmes cependant qu'à la date du 19, nous étions rattachés au détachement d'Armée du Nord commandé par le général de Mitry ; que la 154me division occupait le secteur à droite de la 28me ; que l'on devait procéder à des offensives partielles afin d'élargir la position au pied des monts, enlever aux Allemands leurs bases de départ pour une attaque et les rejeter dans la Douve. Un de ces coups de main de défensive active devait être effectué par le 99me avec deux bataillons. Aussi reçut-on le 23 dans la soirée l'ordre de relève pour gagner le Scherpenberg, où le bataillon devait être reformé en vue de l'attaque.

Tout faisait prévoir une décision prochaine ; les deux artilleries se montraient de plus en plus actives ; le 16, on avait appris le débarquement à Armentières du corps alpin allemand, son engagement partiel le 17 et sa mise au repos dès le 19 ; 23 escadrilles étaient comptées à l'arrière des lignes ennemies, et leurs avions survolaient incessamment le Mont ; enfin, toute la journée du 23 fut marquée par des tirs de repérage sur les sentiers, les pistes, les carrefours.

La nuit du 23 au 24 fut d'un calme parfait. Relevée vers minuit par la compagnie Rageon, la 11me se rendit en arrière du Scherpenberg, dans un chemin creux qui devait être son lieu de repos. Au petit jour les hommes étaient installés, couchés dans les fossés, allongés sur les talus ou entassés dans une petite ferme voisine. Une bonne soupe chaude et une distribution de lettres les avaient ragaillardis ; ils attendaient de nouveaux camarades qui devaient renforcer la compagnie et qui leur apporteraient des nouvelles de l'arrière ; ils n'étaient plus sous le bombardement, ils pouvaient dormir. Et, terrassés par la fatigue, ils dormirent d'un sommeil de plomb, mais bien court.

A 9 heures l'ordre était donné de se préparer à remonter le soir à 22 heures sur le Kemmel. Le 3me bataillon, ayant trop souffert depuis une semaine, ne devait pas participer à l'attaque prévue qui serait faite par les 1er et 2me bataillons ; il n'aurait qu'à reprendre sa première mission : tenir le Mont dans l'éventualité du percement des premières lignes par une attaque allemande.

Les hommes reçurent ces ordres sans broncher. A peine sortis de l'enfer, il fallait y rentrer. Le repos avait été illusoire : 2 relèves en 24 heures pour dormir 3 heures sur un talus, il aurait certes été préférable de rester sur la position. Chacun comprenait de plus que

le critique de la situation allait croissant et que les souffrances ne pouvaient que redoubler. Le retour sur le Mont, c'était la mort certaine, et bien peu de ceux qui étaient là dans le chemin creux reverraient la France. Telle était l'idée dominante : pressentiment qui devait hélas ! se réaliser. Alors, tout naturellement avec un calme impressionnant, on se prépara à mourir. Les hommes se débarbouillèrent, se rasèrent, se brossèrent, changèrent de linge, car ils voulaient être propres à l'heure de franchir le seuil de l'éternité. Accroupis dans les fossés, ils écrivirent et dans leurs lettres, où ils essayaient de tromper leurs familles par un optimisme qui sonnait faux, ils laissaient percer inconsciemment une inquiétude douloureuse de l'avenir.

Puis ce fut le défilé devant le sergent-major qui devint le dépositaire des objets sacrés : lettres de famille, photographies, portemonnaies, petits souvenirs, saintes reliques s'entassèrent sur la petite table de cuisine qui servait de bureau et le carnet du « chef » se couvrit d'une longue liste d'adresses « de personnes à prévenir en cas d'accident. » Spectacle émouvant dans sa simplicité, dans sa naïveté, par le sentiment d'abnégation qu'on lisait dans les yeux de ces hommes qui regardaient la mort en face, la sentaient toute proche, et ne tremblaient pas. Un seul se fit porter malade pour ne pas remonter en ligne, et il fut un objet de mépris pour ses camarades.

La soirée fut agitée. Une petite attaque projetée sur le moulin de Spanbrock, à l'est du Kemmel, se fit, malgré les indices d'une grosse affaire prochaine. Il en résulta une riposte violente de l'artillerie ennemie qui opéra des tirs de harcèlement et d'interdiction sur les routes menant au Kemmel. Cependant, tout se tut vers 10 heures du soir et c'est par un calme parfait que la relève eut lieu. La compagnie ne reçut pas un obus durant le trajet Scherpenberg-le Kemmel. A minuit, elle avait repris ses emplacements sur le Grand-Kemmel, sans incident. Elle apprit alors qu'elle se trouvait placée, avec le 3me bataillon, sous les ordres du lieutenant-colonel commandant le 30me R. I. dont le P. C. était dans le « tunnel » du Petit-Kemmel.

La journée du 25

Situation générale le 24 à minuit. — Cependant les Allemands se préparaient à un ultime effort. Après leur échec du 18, ils avaient formé une masse de choc pour enlever le Mont de vive force. Au corps alpin, que nous avons vu débarquer le 16 à Armentières, ils avaient ajouté 4 divisions fraîches, troupes d'élite mises à l'entraînement en vue de cette opération qu'ils voulaient brutale et rapide.

MINISTÈRE DE LA GUERRE

Face à la 28me division avaient été placés le corps alpin et la 4me division bavaroise. Un feld-webel fait prisonnier le matin du 24 avait annoncé l'entrée en ligne du corps alpin; le renseignement fut confirmé le soir par un nouveau prisonnier. Enfin, un sous-lieutenant du 30me, qui avait pour mission de s'approcher de la ferme Aircratt, rendait compte qu'il s'était heurté à une tranchée pleine de soldats sac au dos, prêts à l'attaque.

Situation de la compagnie. — La 11me, sur ses positions d'attente, conservait sa mission première. La relève terminée, les seuls ordres donnés furent les suivants : « Les sections se couvriront en avant par des sentinelles doubles chargées en même temps de la liaison avec les premières lignes. Les sections ayant subi un changement dans le commandement (1re et 2me) reconnaîtront leurs emplacements de combat. »

La nuit du 25. — Le 25, à 1 heure, le chef de bataillon transmettait le renseignement donné par le prisonnier fait dans la soirée : une attaque probable par gaz allait avoir lieu, il convenait de prendre les précautions nécessaires.

Aussitôt chacun mit le masque en position d'attente ; les liaisons furent doublées.

A 1 heure 30, le bombardement commençait. Il fut d'une violence inouïe et alla croissant jusqu'à 5 heures. Les obus de tous calibres écrasaient le Mont à la cadence de 100 à la minute. Les obus à gaz dominèrent jusqu'à 4 heures, noyant la position dans une nappe toxique. Pendant près de 4 heures, il fut impossible de quitter le masque. A demi-étouffés, suffoqués, accablés par le bruit, les vibrations du sol et de l'air, la vue brouillée derrière les verres embués des cagoules, les hommes restaient comme pétrifiés dans leurs trous, sous le déluge de fer, de feu et de narcotique qui s'abattait sur eux. Les blessés se sauvaient comme des fous, traversant les barrages pour gagner les postes de secours, se terrant pour reprendre haleine, cherchant le salut dans la fuite ; ombres noires qu'on apercevait au milieu des flammes des éclatements, semblables à des démons dans la fournaise.

Vers 5 heures et demie, le bombardement décrut un peu. Le jour allait paraître, on sentit qne l'attaque devait se déclencher sur les premières lignes ; on crut que la lumière apporterait un peu de soulagement aux souffrances et que la participation au combat serait un dérivatif. C'est alors que la surprise la plus pénible nous fut réservée. Le ciel retentit des vrombissements d'une nuée d'avions ennemis qui survolèrent le Mont à faible hauteur, nous déversèrent des bombes, des grenades, mitraillèrent les lignes, tournant comme des oiseaux de proie autour du plateau, se suivant à la file pour

tuer ceux qu'avaient épargnés les obus. Ce nouveau procédé de combat frappa l'imagination des hommes ; il n'y eut plus un seul point à l'abri des feux. Et le martelage du plateau continuait et devait durer jusqu'à l'assaut final.

Pendant la nuit, les liaisons avec les compagnies de droite et de gauche n'avaient pu se faire que par renseignements transmis d'homme à homme, de trou en trou. Au lever du jour, une panique avait éclaté dans une section de la compagnie de droite et l'on avait dû ramener les fuyards à leurs emplacements.

Le capitaine envoya à la 3me section l'ordre de diriger une patrouille sur les pentes sud du Mont pour connaître la situation des premières lignes. La patrouille ne rentra pas. Un quart d'heure après, une seconde patrouille disparut également sans donner de renseignements. Le bombardement par gaz cessant, l'ordre fut donné aux sections de gagner leurs emplacements de combat. Sur le Mont, aucun ennemi n'était encore en vue.

Vers 7 h. 30 le chef de bataillon transmettait comme renseignement : l'ennemi s'infiltre sur les pentes sud du Mont ; la 11me a gagné ses emplacements de combat, la neuvième va contre-attaquer.

Situation à 7 h. 30 — La 9me, privée de ses officiers et formée presque exclusivement d'hommes arrivés en renfort la veille, ne pouvait et ne put contre-attaquer. Accablée, saisie de torpeur, elle resta terrée. A ce moment, la situation de la 11me était critique.

Elle ne pouvait, à l'ouest, compter sur personne, et les agents de liaison dirigés vers le P. C. du colonel commandant le 30me ne revenaient pas. Des fuyards du 30me, déséquipés, désarmés, venaient de refluer sur elle, annonçant l'enfoncement des premières lignes, l'entrée de l'ennemi dans le village de Kemmel et sa progression sur la route de Locre. C'était le Mont tourné vers l'est. A droite, la fusillade s'entendait dans la direction de Locre. Profitant du brouillard et de la fumée, l'ennemi avait percé les lignes de la 154me division, remonté le Hellebecq et attaqué le village. C'était le Mont tourné vers l'ouest.

Sur le Mont, la 3me section n'envoie plus de renseignements, et les coureurs envoyés à sa recherche ne reviennent pas ; la 2me section, en position au Cabaret-Bellevue et à la Drève, ne voit toujours pas l'ennemi ; la 4me section, près du Belvédère, est attaquée. Elle résiste sous les ordres de son chef qui, blessé dès 2 heures du matin, a voulu rester à la tête de ses hommes jusqu'à épuisement de ses forces. Le bombardement, qui ne cesse pas, a mis hors de combat presque tout son effectif. Une demi-section lui est alors envoyée en renfort, tandis qu'une autre demi-section se place le long de la Drève pour combler le vide produit par la disparition de la 3me section.

Situation à 8 h. 30. — Vers 8 h. 30, la liaison est coupée avec le chef de bataillon ; les coureurs se heurtent aux Allemands qui ont contourné le Mont et se trouvent au bas des pentes nord à moins de 100 mètres du P. C. du capitaine. Leurs fusées vertes s'élèvent à l'est et au nord indiquant tous les 10 m. leur progression.

A 8 h. 45 ces fusées se rapprochent, le bombardement du plateau cesse soudain et la 2me section en position au Cabaret est attaquée. On entend le crépitement de sa fusillade.

Situation à 9 heures. — A 9 heures, la 9me compagnie, à droite, n'a pu se ressaisir ; en avant, la 2me section combat toujours ; la 4me section et les renforts envoyés ne donnent plus signe de vie. A 20 mètres en arrière du P. C. du capitaine surgissent des mitrailleuses légères qui ouvrent le feu sur les 6 hommes ou gradés de la liaison : la dernière réserve de la compagnie.

Ordre leur est donné de suivre le capitaine pour rallier la 2me section. Au moment d'atteindre la Drève, ils sont arrêtés par quelques hommes qui se replient et annoncent que la section est anéantie, l'ennemi à 15 mètres, progressant par les trous d'obus sous le couvert des branches cassées qui jonchent le sol.

Combat de repli. — En rassemblant les éléments épars qui refluent, le capitaine parvient à reconstituer un petit groupe d'une vingtaine d'hommes, entame un combat de repli par échelons en utilisant les chemins creux qui ravinent les pentes, et cherche à gagner l'abri P. C. du colonel.

A l'est, au nord, au sud, l'ennemi est à moins de 30 mètres ; le plateau en entier est en sa possession. Il nous accable d'une pluie de balles pendant que les avions continuent à tournoyer au-dessus de l'ilôt de résistance en le mitraillant. Le combat se continue encore un quart d'heure environ, jusqu'au moment où, tombant dans la compagnie de droite qui n'a pu prendre les armes, les derniers combattants doivent cesser de tirer. Deux sous-officiers et un homme, voulant « tenter leur chance », franchissent sous la mitraille les 15 mètres qui les séparent du chemin du Col, profitent du défilement, et bondissant de trous d'obus en trous d'obus, parviennent, au prix d'efforts inouïs, à passer entre les deux mâchoires de la tenaille prête à se refermer autour du Kemmel.

Pendant ce temps, après un arrosage des pentes d'une durée de dix minutes, le Boche, terré à vingt mètres, se portait à l'assaut à la baïonnette. Les derniers débris de la compagnie (10 à 12 hommes) étaient prisonniers.

Le 25, à 1 heure du matin, la situation de prise d'armes accusait 117 présents ; avant l'encerclement complet de la position 25 blessés avaient pu gagner l'arrière, 2 sous-officiers et 1 homme glissèrent

entre les mailles du filet au moment de l'assaut final. A 9 heures, il restait 17 prisonniers valides. La 11me avait, ce jour-là, payé un large tribut à la gloire.

Le Grand-Kemmel à 9 h. 30. — A 9 h. 30, sur le sommet du Grand-Kemmel dont les flancs apparurent « chauves, nus comme après un incendie », il n'y avait plus que 2 Français vivants : un mitrailleur de la C. M. 3. du 99me et le capitaine commandant la 11me compagnie. Amené à l'officier allemand commandant le bataillon d'attaque, ce dernier recevait de son vainqueur ce compliment chevaleresque : « Vous êtes prisonnier, Monsieur ; c'est bien malheureux ! Mais vous pouvez vous consoler : vos hommes se sont bien battus. Allez, Monsieur, que Dieu vous garde ! »

Et sous les rafales d'une mitrailleuse du 413me qui balayait la Drève, le capitaine longea le chemin, contourna le Cabaret-Bellevue, vint jusqu'au pied du Belvédère, donna un dernier regard sur cette terre sacrée arrosée du sang de ses hommes, et descendit les pentes sud du Mont vers la captivité.

La légende s'est emparée de cette défense du Kemmel et à déformé la vérité. C'est que ceux qui furent les acteurs de ce drame étaient morts ou en captivité lorsqu'on voulut en écrire l'histoire, qu'on se fia aux racontars interressés de fuyards, qu'on embellit ce qui n'avait pas besoin d'ornements pour être sublime. Les 3 vagues allemandes montant successivement à l'assaut du Grand-Kemmel, invention ! Les contre-attaques du 3me bataillon du 99me en réserve, invention ! La fuite héroïque du colonel Borne (qui se trouvait au Scherpenberg et non au Kemmel), invention ! Invention aussi que les groupes isolés combattant encore au sommet du Kemmel à 5 heures du soir autour d'un drapeau tricolore, et qu'auraient vus nos aviateurs. A 9 h. 30, le Grand-Kemmel avait cessé toute résistance ; la brutalité de l'attaque avait eu raison de l'héroïsme de nos soldats. Sous le choc infernal, malgré la fatigue, l'épuisement, les gaz, on n'avait pas reculé. On s'était fait tuer sur place selon la consigne donnée. Voilà la vérité. La 11me pouvait être fière de sa défaite, elle avait gagné l'immortalité. Et cependant, la légende veut lui voler sa part de gloire, comme elle efface sous ses faits truqués les fastes du 99me.

Le 22 mai 1921, la ville d'Armentières, en communauté avec nos alliés belges, organisait une cérémonie commémorative des combats de l'Yser et du Kemmel. A 4 heures, le cortège officiel que précédaient les maréchaux Foch et Franchet d'Espérey, le Ministre des Régions libérées et le Ministre de la Défense nationale belge M. Devèze et qui comptait des représentants du 99me (le lieutenant-colonel Borne et l'ancien ca-

pitaine de la 11me), arrivait sur ce qui fut la place du village de Kemmel. Et là sur une petite estrade, au milieu des rangs compacts des habitants des villages voisins, accourus en foule à la cérémonie, face au Mont sacré, dénudé, couvert seulement de maigres broussailles, portant encore sur ses flancs la marque indélébile de ses blessures, dominé par un grand calvaire de bois qui étend ses bras comme pour protéger nos morts, on vous couvrit de fleurs, pauvres camarades qui dormez là-haut votre dernier sommeil. En un style pathétique, d'une voix mâle que voilait un peu l'émotion, le Ministre Devèze retraça l'histoire des jours tragiques, de cette semaine d'enfer que vous avez vécu avant d'appartenir à l'immortalité. Mais lui aussi, trompé par la légende, attribua à d'autres vos mérites, votre sacrifice, votre gloire. Pourquoi le 30me, qui a glané sa part de gloire sur tous les points où le sang généreux français a coulé, veut-il accaparer pour lui seul les hauts faits d'armes accomplis sur le Kemmel ?

Il faut crier bien haut la vérité. La garnison du Grand-Kemmel était certes le 25 sous les ordres du lieutenant-colonel commandant le 30me, mais depuis le 17 elle était composée uniquement du 3me bataillon du 99me. Dans ce bataillon, le 25, la 10me compagnie fut faite prisonnière dans l'abri P. C. du chef de bataillon après un essai de résistance d'une de ses sections près du Belvédère ; la 9me compagnie fut annihilée par le bombardement. C'est vous, braves de la 11me, qui avez supporté la charge de la défense. C'est vous qui vous êtes fait hacher plutôt que de reculer, pendant que vos camarades des 1er et 2me bataillons (tout ce qui restait de la belle 28me division), seuls, ou presque, avec la même énergie et la même abnégation que vous, électrisés par l'exemple de leur lieutenant-colonel, arrêtaient la ruée allemande sur la ligne Scherpenberg-la Clytte-Millekruis en attendant l'installation de renforts.

Il importait qu'on rendît hommage à vos cendres, que vous ne fussiez pas à jamais des martyrs inconnus, des sacrifiés « Héros obscurs, qui ne se rendaient pas compte de la grandeur de leur héroïsme et se sont fait tuer simplement parce qu'on leur avait dit de tenir coûte que coûte » (Tellier de Poncheville), vous avez, par votre sacrifice, gagné l'immortalité. Souffrez qu'un de vos camarades, qui fut des vôtres pendant la semaine tragique, vous apporte, en tribut de reconnaissance, ces modestes pages, pour revendiquer la part de gloire qui doit s'attacher à votre mémoire et qu'on veut vous ravir.

L'auteur de cette brochure adresse ses remerciements à M. Viviez, ancien caporal-fourrier de la 11e, pour la collaboration qu'il lui a prêtée dans la recherche des documents.

LA ONZIÈME AU KEMMEL

Officiers :

Capitaine Pinçon ; lieutenant Basset ; sous-lieutenants Balestrat, Guyot et Vermard.

Sous-Officiers :

Aspirant Riou ; adjudant Defaut ; sergent-major Tixier ; sergent-fourrier Chanay ; sergents Bazin, Biazini, Bonnebouche, Boutin, Court, Desbaux, Grandjean, Guiraud, Pierné, Profit ; caporal-fourrier Viviez.

Caporaux :

Aurenges, Blanqui, Brard, Brison, Burdiat, Labbé-Lavigne, Langlois M., Langlois U., Saltel, Segondy, Sylvestre, Brunet.

Soldats :

Alais	Bost	Col	Gilles
Allard	Boulot	Coltin	Giméno
Amblard	Bourdier	Combezou	Goy
Arnaud	Boyer B.	Cortier	Guérin
Audouard	Boyer E.	Courbezon	Guillot
Auger	Bracmard	Dard	Guinet
Bailleul	Braizaz	Debout	Grandjean
Bartassot	Brossard	Deltour	Grosso
Barthou	Brunet E.	Deye	Inconnu
Beaule	Burgos	Drochon	Jeannot
Bégouin	Burillon	Ducros	Juilland
Bellot	Buttoudin	Dumas E.	Julien
Bérard	Caillot	Dumas P.	Lacroix
Berjaud	Carron	Duran	Lafond E.
Béroud	Chabert	Etienne	Lafond L.
Berthuet	Charléty	Favre	Lagriffoul
Besson	Charre	Ferrier	Lambert
Bieth	Charreton	Forestier	Lassoly
Binet	Chauvet	Freyssinnier	Légerou
Blanchard	Clappier	Frizet	Lemaire
Blanqui	Clément J.	Frobert	Léonard
Bonnet	Clément R.	Gallice	Malozon

Marc
Marion
Martin A.
Martin F.
Mathey
Mattant
Mazuel
Meunier
Michel
Millier
Moiroud M.
Moissonnier
Montant
Montaron
Monteil
Montereau
Moutarde
Moyanobe
Moyroud J.
My
Neyret
Noel
Paire
Parpette
Parraud
Paut
Payaut
Peignaux
Péjaudier
Pérochon
Perrin
Pesquet
Peyrin
Peysson
Piquet
Poncet
Pons
Pré
Prégent
Prudhomme
Quillon
Regeffe
Riobé
Rolland
Rostaing
Rouressol
Roussel
Roux-Vallon
Sennepin
Sentraine
Sève
Seyrolles
Soubeyrand
Soucille
Soullirat
Tavel
Terrasse
Théroude
Thieuloy
Tracole
Udin
Vacher
Vaelser
Valaize
Valentin
Valla J.-B.
Valla J.-C.
Vannel
Vassel
Verdurbau
Vern
Vignon
Virmaux
Voloy (1)

MAJON DE L

Imprimerie L. GAUBERT
Montmorency
(S.-&-O.)